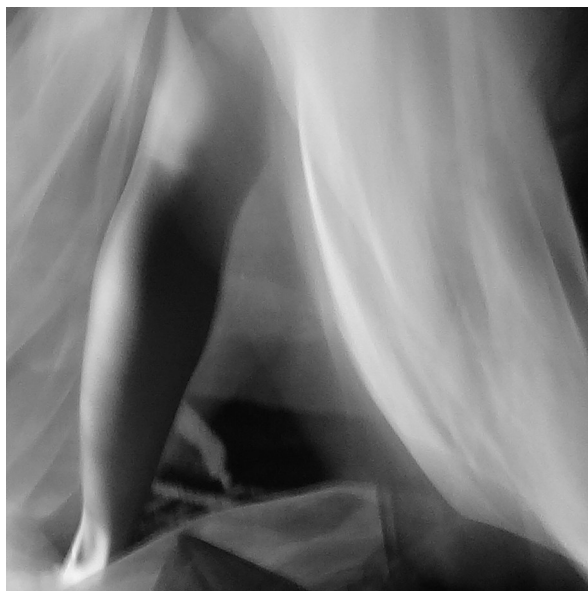


MICHEL CLIQUET

LE VIDE, LA PLAINTÉ



à Anne Discart

*« l'absence est trace
présence en creux
preuve selon l'absurde
proclamation d'une existence »*

le crépuscule referme ses tiroirs
sur le lamento d'un piano blues

les langueurs d'un violon se dénouent
sur les syncopes rogues d'une voix de paquebot

ainsi j'erre
dans l'esquisse d'un soir

je maudis les horloges avides aux dents cycliques
grignotant sans répit le serpent du temps
qui se répand dans le céleste caniveau
charriant les reliefs d'une vie
où un sourire étendait ses ailes de papillon
et affolait la lune

vous deveniez louve blanche
à l'heure où le matin dévorait les étoiles

la table est vide où vous étiez
je suis plein de votre béance
jusqu'à la frange

un océan de plomb
mire vos yeux dans sa houle noire et profonde
où mon esquif se perd
parmi les scintillements insaisissables

mes hardes
mes souliers
m'aiment-ils encore
je ne sais

ils se font trop étroits ou trop larges
et je m'épuise à fouler un sol fourbu
qui sous ses écailles de porphyre
paresse et déambule
comme un dimanche ensommeillé

dans mon jardin sans voix
ne fleurit plus la rose
le vent qui l'épousa s'est tu
pareil au cierge ancien
dont le sang pâle ruisselle
en voie lactée interminable
sur le chandelier du ciel

reviendrez-vous
emplir de votre lumière
un horizon qui sombre

reviendrez-vous
conter les détours de votre barque
sur les flots qui vous bercent

reviendrez-vous
enfin me dire la vie
que je me plonge avec volupté
en ses draps de satin

qu'a donc fait le soleil de vos chevaux de vent
alors qu'ils piétinaient la braise assoupie

les soupirs d'un archet
effeuillent
heure après heure
de lancinantes questions
pareilles aux feuillets du cahier
où s'impriment les pas de ma plume
inlassablement

vous ne viendrez plus danser
sur la place dépeuplée

l'issue est close à mon étoile
sans illusion j'ouvre la fenêtre d'un poème

la ville fourmille du tango des étoiles
j'imagine votre pas
chaloupé dans un rythme des îles
votre hanche ondoyant à mon souffle

mes bras entrouverts en tiède reposoir
invitent votre ombre à prolonger
quelques instants encore
la saveur des festins d'autrefois

un troubadour
passe et repasse ses mélopées
comme l'appel interminable de la hulotte

c'est vous
oui vous
par sa bouche
que je nomme

mes pages frileuses
s'emmitoufflent dans l'édredon des mots
que tisse ma solitude au métier de l'attente
la tête posée sur le sein de votre mémoire

souvenez-vous de notre ciel
la lune absente y reste sans visage
les astres vont sans but
et je suis du regard l'errement du désir

au mitant d'un désert sans sourire et sans voix
la lumière ruisselle sur les grisailles du rêve
ma tendresse arpente la cendrée
solitaire à la chandelle

la voyez-vous s'étioler
de n'avoir plus vos mots à boire
les notes s'enkylosent
les mots s'étirent et baillent

mon vin n'en finit plus d'évaporer ses charmes
entre les draps chiffonnés de la solitude
où je me pelotonne
aiglon dans la bise

les pleurs d'un saxo jazz
raillent ma solitude
quelques sanglots lancent de maigres ricochets
sur la nébuleuse où je dérive

les lumières nues de la rampe
moquent le ressac de mes lagunes

que signifie demain
piqué comme une fleur aux lèvres d'une femme

le train s'arrêtera-t-il
pour le voyageur sans bagage

sur un quai désert s'imaginent les départs
vers des contrées de brumes
enlacer le vent
est si peu de chose

je piétinerai les mots de rien
avec aux yeux le sel de l'absence
marchant vers quelque dérive
sans bornes

votre regard ondoyait
roseau entre mes doigts
avait-il feint cette tendresse
dont je crus voir les frémissements

veuve de nos soirs
la nuit se couche
sous une chape de feutrine
dans la poussière des souvenirs

j'ai effleuré votre peau
rêvé votre beauté nue
humé vos senteurs d'orchidée

j'ai baigné mon visage
dans votre fleuve turbulent
fredonné les chansons
qu'offraient aux étoiles vos mains

que ne suis-je les mots de votre bouche
pour naître en votre sein
comme une caresse
et me couler entre vos lèvres

je vous aimais
jusqu'au soleil
nous étions planètes sans loi
sur l'échiquier du monde

nous tutoyions nos sœurs les étoiles
jouant à la marelle dans les cases du ciel
à saute-mouton sur la Voie Lactée
vagabondant sur les sentiers pourpres du couchant

mes galets jetés en paraboles
dans la rivière du temps
creusent leurs valées dans l'onde
y renouant le fil de nos perles éparées

à mes oreilles scellées à l'oubli
les murs de notre alcôve murmureront
longtemps encore
votre écho
peu m'importe le jour

la vie se souviendra d'être
comme les vols de ramiers rasant les cimes
des collines anciennes se lève un vent de sable
couvrant nos vanités de son manteau funèbre

l'attente cristallise en pépites d'instant
distillant les fragments du jour qui vous perdit

cette liqueur hélas n'enivrera plus guère
les soirs de veille
ni ne me fera franchir encore
l'espace fébrile de quelque désir
jadis effleuré

ma main garde en sa vasque
l'empreinte de vos lèvres
dont elle cueillit l'humeur
comme un fruit mûr gonflé de ses promesses

peut-on raviver d'un regard le brandon qui s'éteint
que revienne l'auriol
balayer de ses ombres
nos labours sans semailles
car sont flétris l'hélianthème et la rose

entre les brumes
qu'il était beau notre jardin
avant que de vos yeux la couleur ne s'estompe

où donc me porteront
dans cette aube hésitante
mes pas devenus vains
de jour en jour plus lents
attendant sans comprendre
une aurore sauvage
qui ne peut expliquer
le pourquoi
le comment
d'un miroir sans reflet

la noria des lunes
qui me tient en éveil
n'éclaire plus ma nuit
seul en notre ciel
votre camée fait luire les étoiles

ainsi je suis encore
vivant
quoique bien peu
obscur emmi l'obscur
absent en votre absence

mon souffle est un long fleuve
jailli de vos yeux
au ventre l'appétit de vos égarements
faim du loup pour la louve
soif privée de toute source
que procure la vision sur un autre sommet
du convoité
inatteignable

le vent sautille en bourrasques
dépeignant les feuillages inquiets
votre souvenir parcourt les landes abîmées
où le quotidien était vallonnements
enlaçades soyeuses
étonnements enfantins

des plages de mémoire disputent à la vague
les traces de nos pas emmêlés
j'y avais bâti une digue de sable
patiemment la relevant à chaque marée

le souffle de la mer
s'obstinant à me voler mes territoires chers
emporte une à une
chaque parcelle de ce qui fut

le nom qui découle en baume tiède
laisse une trace salée
sur ma lèvre orpheline

vous traversiez mes eaux
tel un souffle
dont l'encensoir embrumait l'oasis
de mes paupières lasses

qu'êtes-vous devenue
ô certitude
je marchais sur les dunes mouvantes
reculant convaincu d'avancer

me voici revenu au temps des jours d'avant
où déjà tout n'était que doute

l'amour est-il une barque
à remonter le temps...

•

ACHEVÉ D'IMPRIMER
À CINQUANTE EXEMPLAIRES
SUR LES PRESSES DE MA CAVE
À L'ÉTÉ MMVI

